

# **LA BRETAGNE LINGUISTIQUE**

*Volume 13*

**Numéro spécial**

**Dialectologie et  
Géolinguistique**

sous la direction de Jean Le Dû et Nelly Blanchard

Centre de Recherche Bretonne et Celtique  
– UMR 6038 du CNRS –  
Université de Bretagne Occidentale

LA BRETAGNE LINGUISTIQUE

Responsables de la publication : Jean Le Dù – Nelly Blanchard

Secrétaire : Simone Cadalen

ISBN : 2-901737-60-9

© 2004

Adresse postale :

Centre de Recherche Bretonne et Celtique

Faculté des Lettres Victor Segalen

CS 93837 - 29238 BREST Cedex 3

Pilar GARCÍA MOUTON

## Sur la dialectologie espagnole <sup>1</sup>

Parler de dialectologie en Espagne au début du XXI<sup>e</sup> siècle est un exercice difficile. Si on continue, bien sûr, à y mener des études de dialectologie, il convient, au-delà des changements inévitables d'orientation théorique, de prendre en compte un certain nombre d'événements. Au cours des cinquante dernières années, en effet, l'Espagne a connu des transformations radicales dans de nombreux domaines, en particulier celui de l'enseignement, auxquelles s'ajoute l'énorme influence des médias sur la vie des locuteurs. Tout cela rejaillit directement sur les dialectes et sur la façon de les appréhender et de les étudier.

On sait que la situation dialectale de l'Espagne participe de deux réalités différentes : il y a, d'une part, les dialectes que nous appelons *historiques* – l'aragonais et le léonais –, venus directement du latin au même titre que le castillan, le catalan et le galicien, et, d'autre part, les dialectes *novateurs*, nom donné aux parlers méridionaux essentiellement issus d'une évolution du castillan, en premier lieu l'andalou, bien qu'on ait pris l'habitude d'englober sous cette étiquette d'autres parlers de transition, comme ceux d'Estrémadure ou de Murcie, ainsi que le canarien. Les premiers, l'aragonais et le léonais, ont reculé au cours de l'histoire devant le castillan, langue générale, tandis que les seconds, qui continuent à s'en rapprocher sur le plan génétique, et peut-être pour cette raison même, s'adaptent à l'espagnol des médias et de l'enseignement sans du tout perdre de leurs caractéristiques.

---

1. Texte traduit de l'espagnol par Jean Le Dù.

Ces facteurs contribuent à estomper la variété dialectale de l'espagnol, déjà masquée en pratique par le fait que vient s'y superposer une couche d'espagnol plus ou moins normalisé, légèrement adapté aux traits linguistiques ancestraux des différentes régions. Les dialectes, qui, en Espagne, surtout au cours des derniers siècles, n'ont jamais été très différenciés, perdant peu à peu de leur « existence », tendent à disparaître. Les attitudes des locuteurs jouent en cela un rôle fondamental, car les gens emploient de préférence des variétés qu'ils considèrent comme normalisées ou plus prestigieuses. Jamais, jusqu'à présent, on n'a constaté de la part d'un si grand nombre de locuteurs un tel rejet de la forme dialectale du parler de leurs aînés, qu'ils vont même jusqu'à renier. On préfère généralement, surtout dans les régions de tradition castillane, parler comme à la télévision ou comme on l'apprend à l'école. De toutes façons, il faut bien se souvenir que l'espagnol des différentes régions conserve, sous une apparence normative, beaucoup de traits dialectaux qui survivent intégrés à la langue.

Et pourtant, au moment même où se produit ce rejet volontaire de la part des locuteurs, on observe dans la société un changement d'attitude par rapport aux dialectes ; l'invasion du politiquement correct, la « dignification » des dialectes par les hommes politiques, qui considèrent comme un filon à exploiter tout ce qui fait l'originalité d'une région, d'autant plus qu'une minorité linguistique dont le statut n'est pas normalisé représente des électeurs potentiels grâce à une langue dont on peut faire un drapeau. Cette situation a été engendrée par la Constitution de 1978 établissant en Espagne les Communautés autonomes : pour qu'une Communauté Autonome soit reconnue comme *historique*, il était nécessaire qu'elle dispose d'une langue qui lui soit propre, en plus de l'espagnol ou castillan commun à tout le pays. On répondait par là à la nécessité de prendre en compte une réalité longtemps occultée. On a ainsi remédié aux mauvais traitements qu'avaient subis ces autres langues – le catalan, le galicien et le basque – tout en exaltant dans la foulée, particulièrement chez les politiciens, chaque situation linguistique particulière, ce qui a conduit à certains excès.

Dès lors, tout est devenu *langue* ; personne ne veut dire ou reconnaître qu'il parle un dialecte, parce que le mot de *dialecte*, considéré comme péjoratif, implique une absence de prestige, ce qui fait que tout le monde l'évite, tant les politiques que les locuteurs, et souvent aussi nous autres, les dialectologues, qui préférons parler de

*variétés*. Comme il n'est pas politiquement acceptable de parler de *dialecte*, on substitue à ce mot une série d'euphémismes, en recourant normalement aux mots qui lui sont supérieurs dans la hiérarchie. Ce rejet suppose qu'on y mêle le locuteur et la façon dont il perçoit sa propre variété linguistique, toujours aux dépens du dialecte dans son état réel, avec pour résultat que son image s'améliore au travers d'un processus artificiel d'unification et d'adaptation dont la fin est son passage au statut de *langue*.

Auparavant, les dialectes étaient une réalité qui intéressait les philologues, et peu de gens en dehors d'eux, parce qu'ils n'étaient, pour la plupart des gens, qu'une manifestation de ruralité et d'ignorance. Les philologues, outre leur soif naturelle de connaissances, y cherchaient des documents vivants, des faits rares, des fossiles de stades disparus de l'évolution de la langue. La pratique universitaire, avec sa culture urbaine et bibliographique, cherchait tout cela dans les dialectes, et elle y a trouvé beaucoup plus : la culture populaire vivante. À cette époque, la vie rurale était totalement différente de la vie urbaine, de même que la langue. On étudiait les dialectes en marge de ses locuteurs, comme un produit à part, mais n'importe quel philologue issu d'un milieu dialectophone faisait du parler de son village ou de sa région le sujet de son doctorat, dans le cadre d'une observation participante au sein de laquelle il pouvait l'étudier à la fois de l'intérieur et de l'extérieur.

De nos jours, les choses ont radicalement changé. Pour commencer, les locuteurs ne sont plus des sujets naïfs ; tous sont au moins passés par l'école. De la même façon, la vie rurale, les médias et en général les moyens de communications ont changé jusqu'à des extrêmes inimaginables. Beaucoup de locuteurs ont un avis et des connaissances sur le langage, et presque tous affirment ne pas vouloir parler une langue de seconde catégorie. Et c'est ici qu'entrent en jeu les pouvoirs publics, qui soutiennent et utilisent la variété locale, mais toujours – ou presque toujours – sous le nom de *langue*. Il est certain qu'ils favorisent aussi, à l'occasion, son étude et sa conservation, mais ils n'ont pas l'habitude de respecter sa forme réelle, sa fragmentation dialectale, et tentent de la normaliser, de créer une norme qui puisse servir de référence, qui permette son enseignement, son écriture, son emploi, en somme, comme emblème linguistique, avec ce que cela comporte d'artificialité, du point de vue du linguiste.

### Les travaux parus ces dernières années

Cette situation influe considérablement sur le contexte au sein duquel se mènent de nos jours les études de dialectologie. Il nous a donc semblé nécessaire d'y faire référence avant de procéder à leur description détaillée et à leur classement.

#### *Travaux de facture traditionnelle*

Des études descriptives traditionnelles, du type *Le parler de mon village* ou *Le lexique des bergers de ma région*, si fréquentes dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, continuent à paraître, même si leur nombre ne cesse de décroître. Il existe, certes, encore des lacunes dans la connaissance de quelques régions qui peuvent ainsi être comblées, comme le démontrent les travaux de María Luisa Arnal, *El habla de la Baja Ribagorza Occidental. Aspectos fónicos y gramaticales* (Huesca, 1997) ; Javier Giralt Latorre, *Aspectos gramaticales de las hablas de La Litera (Huesca)* (Zaragoza, 1998) ; A. Martínez Ezquerro, *El léxico de la flora en Alfaro (La Rioja)* (Logroño, 1994) ; A. Becerra et C. Vargas Labella, *Aproximación al español hablado en Jaén* (Granada, 1986) ; C. Casado Fresnillo, *Almería y sus relaciones lingüísticas con el oriente peninsular y con Andalucía* (Madrid, 1988), tous dans des éditions universitaires ou locales. Quelques Communautés Autonomes aident à la réalisation de ces travaux, tandis que leurs institutions culturelles récupèrent et rééditent, souvent sous la forme de reprints, des études anciennes, aujourd'hui difficilement accessibles, précieuses en tant qu'elles éclairent une partie importante de leur culture ancestrale. C'est le cas de la collection *Llibrería Lingüística* de l'Academia de la Llingua Asturiana, qui a réédité ces dernières années des travaux classiques concernant la dialectologie de l'asturo-léonais, comme *El bable de Cabranes* de María Josefa Canellada ; *Palabras y cosas de Libardón* de Alonso Zamora Vicente ou *El habla de la Cabrera Alta* de María Concepción Casado Lobato, dont la première parution remonte à de nombreuses années.

#### *Travaux descriptifs de caractère général*

Le désir de connaître la façon dont on parle – souvent plutôt dont on parlait – dans sa propre région, de même que l'introduction dans

les programmes scolaires de la variété linguistique, désormais élevée en dignité, expliquent la nécessité d'études globales du type de celles de A. Narbona et R. Morillo-Velarde, *Les hablas andaluzas* (Córdoba, 1987) ; Antonio Viudas Camarasa, Manuel Ariza Viguera et Antonio Salvador Plans, *El habla de Extremadura* (Cáceres, 1987) ; Manuel Almeida et C. Díaz Alayón, *El español de Canarias* (Santa Cruz de Tenerife, 1988) ; María Antonia Martín Zorraquino et José María Enguita Utrilla, *Las lenguas de Aragón* (Zaragoza, 2000) ; travaux très intéressants en ce qu'ils vulgarisent des données scientifiques dans un domaine peu documenté ou sur lequel ne circulent que des idées préconçues.

En dehors des manuels classiques de Vicente García de Diego, *Manual de Dialectología Española* (Madrid, 1978) et de Alonso Zamora Vicente, *Dialectología Española* (Madrid, 1966), rappelons que Manuel Alvar a dirigé, il y a quelques années, un *Manual de dialectología hispánica. El español de España* (Barcelona, 1996). L'ouvrage de Pilar García Mouton, *Lenguas y dialectos de España*, (Madrid, 1994), constitue une brève introduction d'ensemble sur le sujet.

#### *Quelques travaux de géographie linguistique*

Une partie considérable des études de dialectologie provient de matériaux issus de la géolinguistique. Les données des atlas régionaux publiés par Manuel Alvar de 1961 à 2000 – particulièrement l'*Atlas Lingüístico y Etnográfico de Andalucía* (Madrid, 1961-1963), écrit en collaboration avec Antonio Llorente Maldonado, Gregorio Salvador, et, en ce qui concerne la morphologie verbale, de José Mondéjar – sont la base de nombreux travaux. Il serait intéressant de recenser la liste des ouvrages engendrés par cet atlas, comme l'a fait Javier Medina dans son article « Geografía Lingüística y dialectología en Canarias : veinte años del *ALEICan* »<sup>2</sup>, qui présente un bilan des travaux réalisés à partir de l'*Atlas Lingüístico y Etnográfico de las Islas Canarias* (Las Palmas, 1975-1978). Il suffit de parcourir les index de la revue *Archivo de Filología Aragonesa* pour se faire une idée de tout ce qui provient des cartes de l'*Atlas Lingüístico y Etnográfico de Aragón, Navarra y Rioja* (Madrid, 1981-1983), qu'Alvar a réalisé avec l'aide de Tomás Buesa et de Antonio Llorente Maldonado.

---

2. *Lingüística Española Actual*, XVIII, 1, 1996, p. 113-130.

D'autres atlas, récemment publiés comme l'*Atlas Lingüístico de El Bierzo* (Ponferrada, 1999-2003), dirigé par Manuel Gutiérrez Tuñón, ou en cours de réalisation, comme l'*Atlas Lingüístico y Etimológico de Castilla-La Mancha*, dirigé par Pilar García Mouton et Francisco Moreno Fernández, apportent, grâce à leurs recherches de terrain systématiques, des informations de première main sur des régions jusqu'à présent peu explorées.

Des années avant la publication par Alvar de son *Atlas Lingüístico y Etimológico de Cantabria* (Madrid, 1995), atlas couvrant un domaine restreint, Ralph Penny a appliqué la méthodologie géolinguistique dans son « Esbozo de un atlas de Santander »<sup>3</sup>. En cette année 2003 la Academia de la Llingua Asturiana annonce la mise en chantier d'un nouvel atlas, l'*Atlas Llingüísticu del Dominiu Astur*, qui contribuera sans doute à faire progresser la connaissance des variétés dialectales de l'asturien.

### *Travaux lexicographiques*

Aux lexiques et aux vocabulaires locaux, si abondants dans la première moitié du siècle passé, souvent œuvres d'érudits non linguistes, viennent aujourd'hui s'ajouter des dictionnaires à vocation scientifique. Les Canaries sont un domaine linguistique qui a connu en très peu de temps une grande activité lexicographique ; sur le sujet qui nous intéresse ici, le *Tesoro lexicográfico del español de Canarias* de Cristóbal Corrales Zumbado, Dolores Corbella Díaz et María Ángeles Álvarez Martínez (Madrid, 1992), travail tenace qui a déjà donné lieu à plusieurs éditions, a ouvert la voie à d'autres publications lexicographiques du même genre, comme le *Tesoro léxico de las hablas andaluzas* (Madrid, 2000) de Manuel Alvar Ezquerro. Dans les Asturies, il ne faut pas manquer à nouveau le travail de normalisation de l'Academia de la Llingua Asturiana, qui a fait paraître en l'année 2000 son *Diccionariu de la Llingua Asturiana*, et a aussi mis en chantier d'autres travaux dans la même ligne, comme la *Gramática* ou les *Normes Ortográfiques*. Concernant également l'asturien, signalons F. Cuetos, A. Álvarez, J.-R. Alameda, *Diccionariu de frecuencies léxiques del asturianu*, Uviéu, Academia de la Llingua Asturiana, 1997.

---

3. *Lingüística Española Actual*, VI, 1984, p. 123-181.



*Travaux sur les limites*

On pourrait classer dans la tradition de la dialectologie plus classique, mais souvent rénovées par de nouvelles approches méthodologiques, les études orientées vers la recherche des limites dans les zones de transition entre variétés et langues. Les travaux sur la frontière catalano-aragonaise se sont enrichis de l'étude de María Antonia Martín Zorraquino, María Luisa Arnal et Javier Giralt, *Estudio sociolingüístico de la franja oriental de Aragón* (Zaragoza, 1995) et de celle de R. Morant, *Lengua, vida y cultura en el valle de Benasque* (Madrid, 1995). Il convient, dans cette section, de rappeler les études sur le Bierzo, où cohabitent le castillan, le léonais et le galicien, études qui abordent aussi la situation complexe des limites avec le portugais dans des zones de la frontière intérieure d'Estrémadure, comme dans le travail de J. M. Carrasco Gonzáles, « Hablas y dialectos portugueses o galaico-portugueses en Extremadura »<sup>4</sup>, sans oublier les travaux sur le léonais, dont la variété du Portugal dite mirandaise (*mirandés*) a récemment accédé au rang de seconde langue<sup>5</sup>.

*Travaux de caractère historique*

Dans un pays comme l'Espagne, où l'histoire joue un si grand rôle dans l'évolution des dialectes, l'intérêt des philologues s'oriente souvent vers l'évolution historique, qui est la clé de la situation linguistique actuelle. La dialectologie historique, qui suit le parcours historique de la langue dans sa variation, a donné des résultats importants à partir de l'étude de documents, comme le livre de Juan Antonio Frago, *Historia de las hablas andaluzas* (Madrid, 1993) ou des travaux comme ceux d'Inés Fernández Ordóñez sur le leísmo<sup>6</sup>, le

---

4. (Parte I : Grupos dialectales. Clasificación de les hablas de Jálama) », *Anuario de Estudios Filológicos* (Cáceres), XIX, 1996, p. 135-148.

5. *Proposta de Convenção Ortográfica Mirandesa*, coord. por Manuela Barros Ferreira et Domingos Raposo, Miranda do Douro, 1995.

6. [note du traducteur : *leísmo* : emploi de la forme *le* comme objet direct du pronom personnel de troisième personne ; *loísmo* : emploi de la forme *lo* comme objet indirect du pronom personnel de troisième personne ; *laísmo* : emploi de la forme *la* comme objet indirect du pronom personnel féminin de troisième personne].

laísmo et le loísmo <sup>7</sup>, phénomènes toujours présents dans de nombreuses variétés du castillan. Des monographies sont parues sur les différentes évolutions des temps verbaux selon les régions, tandis que le lexique a donné lieu à de nombreuses publications sur le concept d'*archaïsme* qui permet de rattacher certains mots à la zone *occidentale*, c'est-à-dire plutôt asturo-léonaise, ou à la zone *orientale*, plutôt aragonaise, etc.

***Travaux sur le contact des variétés locales avec le castillan et l'adaptation du castillan à l'environnement linguistique***

Finissons par des travaux se consacrant à la réalité de la langue vivante plutôt qu'à l'étude de parlars plus ou moins marginaux. Dans ce cadre, on a vu fleurir des publications sur la manière dont le castillan-espagnol s'adapte aux caractéristiques des variétés locales et au rapprochement entre ces variétés et le castillan. D'où des publications comme celle d'Antonio Narbona, Rafael Cano et Ramón Morillo-Velarde, *El español hablado en Andalucía* (Barcelona, 1998), de J.-L. Blas Arroyo, G. Boix Salvador, E. Gil Miguel et P. Tejada Tello, *Varietades del castellano en Castellón* (Castellón, 1992) ou de D. Azorín Fernández et J.-L. Jiménez Ruiz, *Corpus oral de la variedad juvenil universitaria del español hablado en Alicante* (Alicante, 1992). Témoignent aussi de ce type de recherche les articles sur l'espagnol parlé au sein des communautés possédant leur propre langue, comme celui de Teresa Fernández Ulloa sur les « Particularidades del castellano del País Vasco » <sup>8</sup> et celui de Montserrat Casanovas Catalá, « Algunos rasgos propios del español en las comunidades de habla catalana : fonética, morfosintaxis y léxico » <sup>9</sup>.

Parmi les études portant sur l'influence de l'espagnol sur les parlars dialectaux, il faut remarquer le travail pionnier de Julio Borrego Nieto, *Sociolingüística rural. (Investigación en Villadepera de Sayago)* (Salamanca, 1981), qui est une approche du léonais rural sous l'angle sociolinguistique, dans lequel l'auteur introduit le facteur incontournable du *contact avec la norme*. De facture similaire, citons de Juan Carlos González Ferrero, *La estratificación sociolingüística*

---

7. « Hacia una dialectología histórica. Reflexiones sobre la historia del laísmo, el laísmo et el loísmo », *Boletín de la Real Academia Española*, LXXXI, 284, 201, p. 389-464.

8. *RLA*, 34, 1996, p. 95-120.

9. *Analecta Malacitana*, XIX, 1996, p. 146-160

*de una comunidad semiurbana : Toro (Zamora)*, (Salamanca, 1991). Pour sa part, Carmen Fernández Juncal propose un modèle d'utilisation des méthodes de la sociolinguistique à l'analyse du conflit né du contact entre variété ancestrale et langue générale dans son *Variación y prestigio : estudio sociolingüístico en el oriente de Cantabria* (Madrid, 1998).

L'étape suivante consistait à aborder aussi la description du parler des centres urbains, en gardant en tête le fait dialectal : c'est ce qu'a réalisé Isabel Molina Martos dans *La fonética de Toledo. Contexto geográfico y social* (Alcalá de Henares, 1998), travail encadré par l'*ALeCMan*. « Género, educación y uso lingüístico : la variación social y reticular de *s* y *z* en la ciudad de Málaga »<sup>10</sup> de Juan Andrés Villena Ponsoda et Félix Requena Santos est un texte remarquable par ses observations sur des processus en cours dans une communauté andalouse de l'importance de Málaga. Humberto López Morales, joignant une sensibilité sociolinguistique à des interrogations touchant à la dialectologie et à la politique linguistique, a étudié les « Actitudes lingüísticas hacia el bable en la ciudad de Oviedo »<sup>11</sup>.

D'autres travaux sont très proches de ceux du Projet d'étude de la *norme cultivée* des principales capitales d'Espagne et d'Amérique, dont la finalité n'est pas tant l'étude du fait dialectal que la description de la langue parlée, travaux qui mettent en évidence le polycentrisme ou le pluricentrisme de l'espagnol plus ou moins cultivé. On pourrait citer de nombreux titres dans cette veine, qui a été la plus productive au cours de ces dernières années. Contentons-nous d'en citer, par ordre alphabétique, quelques-uns des plus remarquables : Manuel Almeida, *El habla de Las Palmas de Gran Canaria. Niveles sociolingüísticos* (La Laguna, 1990) ; J.-L. Samper Padilla, *Léxico del habla culta de Las Palmas de Gran Canaria* (Las Palmas, 1998) ; Francisco García Marcos, *Estratificación social del español de la costa granadina* (Almería, 1991) ; Vidal Lamíquiz et Pedro Carbonero Cano, *Perfil sociolingüístico del sevillano culto* (Sevilla, 1987) ; Pedro Martín Butragueño, « La variable (s) en el sur de Madrid. Contribución al estudio de la frontera de las hablas meridionales del español »<sup>12</sup> ; J. A. Moya Corral et E. García Wiedemann, *El habla de Granada y sus barrios* (Granada, 1995).

---

10. *Lingüística*, 8, 1996, p. 5-51.

11. *Lingüística Española Actual*, XXIII, 1, 2001, p. 145-157.

12. *Anuario de Letras*, 1995, XX-XXIII, p. 5-57.

En résumé, nous pouvons conclure qu'au cours des dernières années cohabitent différentes approches, allant de travaux de facture traditionnelle, considérés aujourd'hui comme déphasés, à des études descriptives qui font pratiquement abstraction des acquis philologiques de la dialectologie. Tout cela dans une ambiance de curiosité du public pour la langue en tant que telle, aiguillée par un contexte social favorable, qui ne peut que favoriser le développement des études dialectales, qui sont au service de l'identité et de la conscience de la différence.

Pilar GARCÍA MOUTON  
Directeur de l'Instituto de la Lengua Española  
Consejo Superior De Investigaciones CientíficasCSIC  
Madrid